



Textes écrits par des lecteurs de la Bibliothèque de Vaugines

La soupe aux cailloux (A wiki-story)

Il vivait au pôle nord sur la banquise, c'était un inuit qui ne connaissait le monde qu'au travers de son écran d'ordinateur. Il voulait rencontrer d'autres peuples, pour cela il avait ciblé l'Europe puisqu'il parlait l'anglais et le français. Ainsi il avait quitté l'igloo familial avec à son cou un gris-gris porte bonheur fait de dents et de griffes d'ours, sur le dos un sac de peau de phoque rempli de viande de renne séchée. Il s'était embarqué sur un brise-glace à la fonte des neiges.

Après avoir traversé plusieurs pays européens il était arrivé en France, depuis longtemps ses économies étaient dépensées, il gagnait quelque argent en contant des légendes de son pays dans les kermesses des écoles et des fêtes votives.

Mais ce soir là, arrivé dans ce village de Provence, épuisé et affamé, sans argent, il avait décidé de frapper à cette petite maison pour demander un bol de soupe. Il y vivait une femme avare et acariâtre, persuadée d'avoir atteint la zénitude, parfaite harmonie de corps et d'esprit dans la solitude et le rejet de l'autre : « j'ai tout juste de quoi me nourrir, je n'ai rien à vous donner ! »

L'homme avait alors ramassé des cailloux sur le pas de la porte et lui avait fait cette simple demande :

— Pouvez-vous seulement me prêter une marmite pleine d'eau où je pourrais faire cuire ces cailloux dans votre cheminée ?

— Si ce n'est que ça voilà la marmite, allez la remplir à la fontaine, faites cuire vos cailloux. Avait-elle répondu.

La femme s'était retirée dans un coin de la cuisine et regardait avec curiosité cet homme à la tenue très kitsch, vêtu de peaux de bêtes, chaussé de bottes en fourrure, orné de dents et de griffes d'animaux, faire cuire ses cailloux.

Elle l'entendait marmonner :

— Si seulement j'avais quelques pissenlits et pommes de terre ce serait vraiment plus savoureux.

— Si ce n'est que cela en voilà, il m'en reste un peu au fond d'un panier ! Elle lui jetait les ingrédients d'un air dédaigneux.

Et l'homme de rajouter :

— Ah, dans mon pays je rajoute des morceaux de viande de phoque séchée et salée à mes cailloux, quel dommage de ne pas en avoir.

La femme en maugréant lui avait tendu un morceau de lard sorti d'un buffet regorgeant de saucissons, jambons et saucisses :

— Tenez, si ce n'est que ça contentez-vous de ce morceau de lard de porc de mon élevage, c'est tout ce qu'il me reste.

Au bout d'une demi-heure l'homme poussait des bravos enthousiastes. En effet ce curieux amalgame d'ingrédients étonnants, sa soupe aux cailloux était cuite.

La femme trouvait qu'elle sentait vraiment très bon.

L'homme ayant deviné son intérêt et vu briller ses yeux de gourmandise lui avait fait cette proposition :

— Puis-je vous inviter Madame à partager avec moi cette soupe aux cailloux ?

Elle qui mangeait toujours seule, dans sa maison bien close à l'abri des regards se dit : « Pourquoi pas après tout c'est grâce à moi qu'il a cuisiné, je vais accepter. »

Il avait rempli deux écuelles de soupe, ils s'étaient régalés, la soupe était délicieuse.

La femme l'avait écouté longtemps lui conter son pays, la banquise, la chasse, les chiens de traîneau, la famille, les amis blottis dans l'igloo pour de longues veillées.

Pour la première fois elle était heureuse, elle avait découvert par sérendipité la fraternité et l'amitié.

Depuis ce soir là elle accepte avec joie la venue d'étrangers.

Gisèle.

Défi réussi !

Aujourd'hui, c'est la kermesse de l'école: ce n'est pas la zénitude absolue dans les coulisses ! Tous mes camarades ont peur de ne pas réussir leur spectacle.

Mais moi, je ne suis pas inquiète, car avant de s'asseoir dans le public, ma mamie m'a donné un gris-gris un peu kitsch. Je l'ai accroché à mon pantalon.

Pour mon sketch, je veux cibler la perfection cette année.

Ma copine Lola monte sur scène avec Romain et Estelle : elle doit jouer un inuit qui a eu la sérendipité de trouver un trésor fabuleux.

C'est bientôt mon tour : je vérifie quelques mots sur le wiki avant de monter sur la scène.

C'est parti ! Je commence à réciter mon sketch. Mais, dans la précipitation, je réalise que j'ai confondu deux mots ! Cet amalgame fait rire les spectateurs.

A la fin de mon sketch, des bravos fusent de partout. Je suis sûre que mon porte bonheur y est pour quelque chose...

Élora (10 ans)

Amalgame

Un jour, il y a des années, je flânaï dans une petite ville au bord de la mer, au sud de la France. Au centre de cette ville dont j'ai oublié le nom, mais dont les habitants jouissaient de zénitude, je suis tombée sur un petit mémorial où était écrit : « A la mémoire de notre meilleur avant-centre Wiki. Nous te regrettons. Les amis de l'équipe Amalgame. »

J'étais en train de lire ça quand un vieil homme s'approcha.

— Monsieur, qui est ce Wiki, et quel nom bizarre pour une équipe de rugby ? (Il faut dire que la ville était très connue pour ce sport).

— Ah, Madame, c'est une longue et curieuse histoire. Venez prendre un café avec moi et je vais vous la raconter. Wiki était un inuit qui faisait partie d'une équipe de Nouvelle-Zélande venue jouer contre notre équipe, l'Amalgame.

— Encore un nom bien curieux pour une équipe de rugby !

— Ah, parce que nos joueurs sont noirs, blancs, café au lait et originaires de plusieurs pays.

— Mais comment un inuit pouvait-il faire partie d'une équipe néozélandaise ? lui ai-je demandé.

— Il y a beaucoup d'années, Wiki, qui habitait au nord du Canada, partit un jour avec son kayak pour chasser le phoque avec son gris-gris. Il commença à neiger et Wiki se perdit en pleine mer. Mais il avait son gris-gris qui lui a sauvé la vie.

« ...Plusieurs mois, ou plusieurs années plus tard, il ne le savait pas lui-même, il se retrouva en plein sud du monde. Il s'approcha d'une côte et il vit des personnes de très grande taille, très impressionnantes, qui apparemment s'amusaient dans une sorte de kermesse. Il sauta hors de son kayak et s'approcha de gens couverts de tatouages. Tout-à-coup, les hommes commencèrent à faire des grimaces, tirer la langue et se frapper la poitrine. Après quoi, ils chassèrent un ballon. Il était très impressionné par cette chasse et voulait participer.

« Plus tard, il s'installa dans ce village qu'il avait découvert par sérendipité.

« Il demanda au chef du village s'il pouvait chasser lui aussi. Le grand maori lui répondit qu'il était peut-être un peu petit pour ça, mais s'il pouvait courir très vite, il pourrait prendre la position d'avant-centre. Et ainsi fut fait !

« Le capitaine de l'équipe lui donna le nom de Wiki emprunté à un cousin d'Hawaï, parce que dès que Wiki avait le ballon, personne ne pouvait le rattraper.

« Une année, l'équipe néozélandaise fut invitée par l'équipe Amalgame pour un match amical. L'entraîneur d'Amalgame, qui avait vu la vitesse de chasse de Wiki, lui fit une offre qu'il accepta.

« Ainsi, Wiki changea encore de pays et d'équipe, et trouva la zénitude dans cette petite ville si délicieuse. Il fit un cadeau très précieux à l'équipe : c'était son gris-gris. Un os de narval, une dent d'ours polaire, une grande plume de goéland, le tout emballé dans une peau de phoque.

« D'abord, les gens rirent en disant « Mais qu'est-ce que c'est que ce truc si kitsch ? ». Mais ils découvrirent vite que le truc kitsch aidait l'équipe à marquer plein d'essais.

« Wiki passa plusieurs années dans l'équipe Amalgame. Un jour, quand la kermesse arriva dans la ville en ciblant la population jeune avec des attractions excitantes, Wiki se promenait au bord de la mer et pensait avec nostalgie à sa première kermesse en Nouvelle-Zélande. Tout à coup, il sentit une douleur au cœur. Il vit de grandes étendues de neige et de glace passer devant ses yeux. Il voyait les phoques et les ours polaires. C'était l'appel du nord.

« En fin d'après midi, un petit groupe de jeunes supporters d'Amalgame vit un énorme goéland blanc voler en direction du nord.

« Le jeudi suivant, qui était un jour d'entraînement de l'équipe, Wiki n'était pas là. Il avait complètement disparu et personne ne l'a jamais retrouvé. Le gris-gris resta dans l'équipe, mais la grande plume du goéland avait disparu.

« Ah, c'est la fin de l'histoire et tout le monde a pleuré, dit le vieil homme, mais je suis sûr qu'il continue de chasser quelque part dans le grand nord... »

Jill

Henry de la Couette

Henri, un gros chat noir, habitait chez Madame Couette qui l'adorait. Il était très gentil avec les enfants et les autres chats, un peu réservé avec les chiens et malheureusement un gentlecat cambrioleur.

Toutes les nuits Henri sortait après minuit et visitait toutes les maisons du village. Le matin Madame Couette trouvait dans sa cuisine un tas d'objets que Henri avait volés. Par exemple, une cravate, une brosse à dents, une peluche de bébé, une pipe, des chaussettes, etc... Mais de temps en temps, il revenait avec des objets bien plus précieux comme deux pièces d'un jeu d'échec en ivoire de Monsieur Pivlovsky, un collier de vraies perles, des lettres entourées par un petit ruban violet.

Madame Couette essayait discrètement de rendre ces objets dans le voisinage, mais pour les lettres, c'était un peu difficile car elle n'avait pas résisté à l'envie de les lire, et avait découvert qu'il s'agissait d'une relation passionnément amoureuse d'il y a une trentaine d'années entre le comte et un jeune homme du village maintenant marié et père de famille. Et comment pouvait-elle rendre le soutien-gorge d'une parisienne très collet monté qui hurlait sur tous les toits qu'il y avait un pervers dans les parages ?

Il y a quelques mois un jeune couple, Florence et Philippe, s'était installé dans le village. Ils avaient une sorte d'atelier qu'ils avaient baptisé « zénitude » où Florence fabriquait des bijoux artisanaux tandis que Philippe écrivait de la poésie et faisait un peu de brocante. Apparemment ils avaient un train de vie assez important malgré la vieille camionnette garée devant leur maison. Tout le monde supposait qu'ils étaient rentiers.

Souvent, quand Henri passait devant l'atelier après minuit en quête d'objets, il voyait le couple et un homme inconnu faisant le va et vient entre l'atelier et la camionnette. Une nuit, Henri décida d'explorer l'intérieur de la camionnette parce qu'il était sûr qu'il y avait des choses intéressantes. Il renifla partout et finalement il prit un petit rouleau de toile qu'il emporta chez lui.

Le matin, Madame Couette trouva le rouleau de toile : « qu'est-ce que tu as encore trouvé, Henri », et elle déroula la toile. « Mais qu'est-ce que c'est ça », s'exclama-t-elle, « on

dirait un Picasso ». Et en fait, il y avait une signature de Picasso dans le coin de la toile. « Je crois qu'il y a un faussaire dans le village ». Et elle mit la toile derrière la boîte à sucre.

Une semaine après, Henri décida d'explorer encore la camionnette. Et juste au moment où il avait trouvé une chose à emporter, Florence, Philippe et l'homme inconnu sortirent de l'atelier, fermèrent la porte arrière, montèrent dans la camionnette et démarrèrent tout de suite.

Henri entendit des voix fortes. Une dispute éclata entre l'inconnu et le couple. Henri commença à avoir peur car il n'aimait pas les hurlements, et il était secoué comme un sac de pommes de terre. Apparemment la camionnette prenait un chemin très accidenté. Le trajet lui sembla interminable. Tout-à-coup la camionnette s'arrêta et il entendit l'homme inconnu crier « dehors, dehors », suivi d'une espèce de pétarade. Quelques minutes après, l'homme ouvrit la porte arrière et Henri sortit comme une flèche entre les jambes de l'homme.

Il faisait très, très noir, et Henri n'avait aucune idée d'où il était, mais il courait dans une forêt.

Après une demi-heure, il renifla l'air autour de lui et il crut sentir quelque chose de familier. Du sang, de la térébenthine ? Et puis, sa patte toucha quelque chose de poisseux et doux. Quelle horreur, les corps de Florence et Philippe !

L'aube se levait, mais comment Henri pouvait-il rentrer au village et alerter sa maîtresse ?

Ce matin là, Madame Couette ne trouva pas Henri dans la cuisine à l'heure du petit déjeuner, comme d'habitude. Et il n'y avait pas d'objets. « Henri, Henri, où es-tu ? ». Mais pas un signe d'Henri dans toute la maison.

A midi, Madame Couette était dans tous ses états car Henri n'était toujours pas rentré. « Oh, mon Dieu, qu'est-ce qui lui est arrivé ? »

Elle décida d'aller voir son ami André qui avait un petit faible pour elle depuis longtemps. Il l'appelait "ChaCha" parce que le prénom de Madame Couette était Charlotte. Il l'avait courtisée souvent, mais sans succès car apparemment Madame Couette n'avait de passion que pour Henri.

Madame Couette arriva chez André au comble de l'inquiétude et lui expliqua la situation.

— Mais, ChaCha, les chats disparaissent souvent pendant quelques jours. Donc rien d'anormal !

— Pas Henri ! répondit Madame Couette.

André essaya de la calmer, mais finalement il lui proposa de lancer son drone à la recherche de son chat. Il faut dire qu'André était un grand amateur de gadgets électroniques et récemment il s'était pris de passion pour les drones. Le dernier acquis s'appelait wiki-wiki en raison de sa vitesse.

Il n'aimait pas spécialement Henri, son rival dans le cœur de Madame Couette, qui en plus lui avait déjà volé et dépecé trois souris d'ordinateur et qui s'intéressait de trop près à son drone quand il atterrissait, le prenant sans doute pour un faisan.

L'engin décolla et la mini-caméra accrochée à son flanc commença à filmer : Madame B, une voisine naturaliste à poil sur sa pelouse, Monsieur R. avec son teckel qui crottait allègrement sur le trottoir, la vieille Madame T. qui chapardait des tomates dans un jardin, des gamins mal élevés qui dessinaient des insanités sur le mur du presbytère, bref rien de bien nouveau. Un peu plus loin, on discernait un couple allongé dans une clairière, au milieu de la forêt. Mais pas de Henri.

Tout se passait bien, le drone ronronnait gentiment et traçait sa route. C'était sans compter sur la présence à quelques kilomètres d'un campement de farouches défenseurs de l'environnement opposés à la construction d'une nouvelle route qui risquait d'anéantir des milliers, voire des millions de kilomètres de galeries de fourmis. « Halte au massacre ! » proclamaient les banderoles. Les mauvaises langues disaient que cela risquait plutôt d'anéantir leur plantation de marijuana. Perchés dans les arbres, deux guetteurs se croyant survolés par la gendarmerie attaquèrent le drone à coup de lance-pierres. Celui-ci descendit en vrille et capota lamentablement dans les bois quelques centaines de mètres plus loin.

André, inquiet d'avoir perdu le signal de son appareil enfourcha sa moto avec Madame Couette sur le tansad qui tenait d'une main le détecteur de balise et de l'autre agitait le paquet de croquettes au saumon bio préférées d'Henri. Quelques kilomètres plus loin, un signal d'abord faible puis s'amplifiant les guida dans un pré et là, ils découvrirent Henri reposant à côté

du drone accidenté, serrant dans ses pattes la caméra miniature qu'il s'apprêtait à rapporter chez Madame Couette, comme prise de guerre. « Bravo mon Henri ! » s'exclama Madame Couette en serrant le chapardeur sur son cœur.

La caméra fut confiée à la gendarmerie qui étudia les vues attentivement. Des PV furent dressés : exhibitionnisme, dégradation de bien public, grivèlerie etc. Les corps du jeune couple furent retrouvés, la camionnette localisée, le conducteur identifié grâce aux empreintes digitales. C'était un jeune malfrat, « bien connu de nos services » dit le gendarme de service, qui avait été payé pour se venger par un riche trader américain devenu la risée de tous à son retour aux USA en exhibant son tableau chèrement acquis, un Pierre Bonnard, grossier faux peint par Florence et certifié authentique par Philippe.

Le tableau s'appelait « le chat exigeant ».

Un mois plus tard, André fut arrêté. Grâce à ses talents en informatique, en piratant l'ordinateur des deux faussaires il avait découvert leur trafic et les juteuses sommes qu'ils encaissaient, en dollars sur leur compte anonyme dans un paradis fiscal des Caraïbes. Il les faisait chanter, ce qui finançait ses coûteux achats de gadgets électroniques, dont le fameux drone sans lequel on n'aurait pas retrouvé Henri, le meurtrier et les corps.

Jill et Janine

Un week-end dans le noir

Presque tous les WE, je vais avec mes collègues Sam et Rosa faire de la spéléologie. Je suis biologiste, spécialiste de la faune troglobie. De quoi, vous demandez-vous ? C'est l'étude de petits animaux qui vivent dans l'obscurité totale des grottes et qui n'ont plus d'yeux, comme certains mille-pattes, crevettes, salamandres et poissons.

Mes parents ne comprennent pas du tout mon choix de métier et j'ai souvent des disputes avec mon père qui demande « ça sert à quoi, ça ? ».

Sam est géologue, intéressé par les chauves-souris cavernicoles, et Rosa est photographe. Nous travaillons ensemble pour le musée d'histoire naturelle.

Le vendredi après-midi nous avons hâte de partir dans notre landrover que nous appelons wiki-wiki.

Souvent, de retour de nos week-ends, nous passons chez mes parents et prenons une douche chez eux. Vous savez, après un séjour dans les grottes, vous êtes couvert de boue et de toute sorte de saletés. Ma mère soupire en nous regardant, mais elle nous donne toujours beaucoup à manger. « Vraiment, j'ai peur pour toi », dit-elle souvent. « N'aie pas peur Ma, j'ai mon gris-gris avec moi », et je lui montre mon bracelet fait d'os et de dents.

Il y a quelques mois, nous avons décidé de pousser nos explorations dans une grotte qui nous intéressait beaucoup. Sam voulait voir s'il y avait une colonie de chauve-souris de race rare, et je voulais chercher encore les troglobies.

Après deux heures d'activités, nous vîmes une sorte de passage en haut d'une paroi. Y accéder n'était pas facile. Puis il fallut ramper dans un tunnel très étroit. « Je dois manger moins chez ta mère » a dit Sam « Ouf, c'était dur ! ». Nous avançons très lentement à plat, comme les nageurs. Tout-à-coup, Rosa, qui était en tête, disparut et j'entendis un cri.

Elle a fait une chute et Sam craignait qu'elle se soit blessée.

La fin du tunnel se terminait brutalement par un trou d'environ un mètre et Rosa, puis nous, sommes tombés dans une vaste caverne. Nous nous sommes levés et nos lampes frontales éclairaient une paroi. Après quelques instants de silence, nous avons vu avec

stupéfaction que la paroi était couverte de représentations de crevettes, de salamandres géantes et de poissons. Des hommes étaient venus là avant nous, mais il y a combien de temps ?

C'était une vraie découverte par sérendipité. Les paléo-archéologues commencèrent leur travail et nous attendions les résultats de la datation au carbone 14. Mais ils pensaient que les représentations dataient probablement de plusieurs millénaires.

Vous pouvez imaginer notre excitation et notre zénitude. Même ma mère partageait notre enthousiasme. Quant à mon père, il remarqua « Je suppose que ce sont des graffitis préhistoriques ! ».

Jill

Bravo

Bravo, à tous ces instituteurs qui s'investissent dans les kermesses des écoles à la plus grande joie des tout-petits.

Bravo, à tous ceux qui remplissent le wiki de Wikipédia. En peu de temps, sur internet, c'est devenu une référence incontournable et une mine inépuisable de renseignements.

Bravo, à tous ceux dont la zénitude évite les conflits qu'ils soient grands ou petits.

Bravo, aux Inuits qui malgré leurs conditions de vie difficiles et bien que menacés par des catastrophes écologiques présentes ou à venir, ont su résister courageusement ainsi que maintenir et faire connaître leur civilisation ancestrale.

Bravo, à ceux qui consacrent de leur temps, à cibler le soulagement de leurs semblables dans des associations comme les « Restos du cœur ».

Mais...

Pas bravo, à ceux qui maintiennent un kitsch anachronique ou de mauvais goût dans des domaines où l'innovation créatrice devrait faire avancer les arts et la culture.

Pas bravo, au Marabout qui vend très cher des gris-gris à des personnes crédules, généralement très pauvres et trop facilement influençables.

Pas bravo, à tous ces soi-disant concepteurs qui font des amalgames entre le mieux-vivre et une publicité envahissante et débilante, de plus en plus présente dans tous les domaines et qui nous promet monts et merveilles.

Et enfin...

Vraiment pas bravo, à l'hurluberlu de dis-moi-dix-mot qui nous a pondu « sérendipité ». Dans votre entourage, vous en connaissez beaucoup qui emploient ce mot dans une conversation ordinaire ? Moi, aucun ! Et même, l'avez-vous déjà rencontré dans vos lectures ?

Moi, jamais ! Et j'irai même plus loin : En connaissiez-vous le sens avant de lire le petit livret ? Eh bien, pas moi ! On dirait, que dis-je... C'EST de l'Hexagonal ! Bref, un mot innovant et très porteur quant au développement et au rayonnement de la langue française de par le monde...

Alain

Arbrisseau

Si j'étais arbrisseau

je n'apprendrais pas à lire et personne ne me dirait bravo.

Si j'étais nuage

je ne saurais pas marcher et personne ne m'emmènerait à la kermesse.

Si j'étais siège

je ne pourrais m'élever vers la zénitude absolue.

Si j'étais imprimante

je cracherais toujours des imprimés sans craindre pour les Inuits.

Mais si j'étais un nuage ami de l'imprimante

je pourrais marcher près de l'arbrisseau

et voir très haut, très loin, très beau

quitter les wiki, et respirer un peu

quitter les wiki et dormir un peu.

Jocelyne

Du chat aux grenouilles

En cherchant mon chat, j'ai trouvé une grenouille qui m'a dit pitié. Je lui ai dit qu'il était inutile de continuer son chemin car tout arrive sans le vouloir dans ce monde : les volcans, le réchauffement climatique, l'été trop tôt ou trop tard. Elle me répondit que la grenouille plus grosse que le bœuf de la fontaine de Vaugines avait raison : il faut s'enfler de désirs nouveaux et ne pas craindre d'aller sur des chemins inexplorés. Bon, dis-je. Certes, mais à Bondy, il n'y a plus d'ânes et encore moins de personnes pour poser un bonnet d'âne à quiconque. Je m'en moque, répondit la grenouille qui avait entre temps perdu son bénitier. Je l'ai trouvé sans le faire exprès cria le curé de Vaugines. Il errait dans une ferme des alentours qui n'était pas encore transformé en gîte ultra connecté avec le Luberon dans une fenêtre et New York dans celle du salon. Le curé cherchait aussi comment « la » lueur allait arriver. Sans mettre totalement en cause la théorie du Big Bang comme les seules vraies lumières de l'humanité en devenir, il imaginait déjà les « unes » des journaux locaux : la luciole de Vaugines, un espoir pour le monde : remède à la raréfaction des minerais, elle serait le réverbère idéal en toutes circonstances. Il voyait déjà la ville en ébullition, sa paroisse rayonnante « séren di pité ».

— Sarah, ma séren, dis moi : pis tè, c'est un nom bizarre. Je ne le trouve pas sur mon GPS.

« Ah, c'est en provençal alors ».

Jocelyne

Espèce d'époisses

C'est la kermesse et c'est la fête
J'aime la kermesse mais pas le chêne
C'est la kermesse et c'est Juliette
Qui aime tant que je l'entraîne

C'est la kermesse et c'est si beau
J'aime tant le banjo des blaireaux
C'est la kermesse et c'est Bruno
Qui aime tant jouer du piano

C'est la kermesse mais ce n'est pas une messe
J'aime tant la paresse
C'est une épaisse époisses
J'aime tant la tendresse

Jocelyne

Kitsch

Kitsch, catch, scotch,
scratch, miche, polochon, karaoké
kit, tac au tac, chut, chut, chut.

Jocelyne

La cible criblée

La cible a quelque chose de paradoxale. Elle désigne à la fois l'action par laquelle un produit va se retrouver dans votre panier d'emplettes mais aussi l'action par laquelle vous-même aller être amené à choisir. Autrement dit la cible regroupe tout autant le produit et le sujet. La spectaculaire naissance d'une cible dans l'ère de la post-consommation industrielle reposerait donc sur cette adéquation identitaire simple : vouloir être et être ne font plus qu'un.

Si vous êtes ciblé comme le futur possédant par exemple, vous pouvez aussi vous affirmer comme étant déjà l'être reconnu comme celui qui a déjà choisi le bon produit.

L'objet et le sujet s'absorbent mutuellement et ne font plus qu'une seule et même chose.

Le bâton des fées va être remisé car désormais nous pouvons être ce que nous sommes sans vraiment l'être. Il suffit pour cela d'être reconnu comme si vous étiez la cible.

La question se complique néanmoins lorsque dans le même temps vous êtes ciblé par plusieurs projets à la fois : cible professionnelle, cible de consommation, cible de réussite conjugale, cible politique... Le vaste jeu de miroirs comme dans un palais des glaces forain va vite provoquer un risque d'éclatement.

Comment être à la fois le réceptacle de tous ces projets ciblés sans être criblé de toutes parts ?

Est-ce encore crédible ? Est-ce encore indicible ?

Guillaume Tell revient : nous avons perdu le goût des pommes.

Jocelyne

La soupe de mots

Cibler : une mitrailleuse de mots : bravo, kitsch, cibler, inuit, amalgame, kermesse, sérendipité, wiki, zénitude, gris-gris.

Puis le silence. Intense. Insoutenable. Les mots dématérialisés. Comment allons-nous renommer l'écriture manuelle sans l'utiliser ? Dire des mots, entendre des mots, transcrire, numériser, mettre en numéro, « numoriser ».

Ne retenir que dix mots et faire le test à l'envers :

tiuni
relbic
essemrek
hcstik
ovarb
...

Si l'on secoue bien, on obtient une soupe de mots :
« La chose très kreme, un bic. C'est signé : knib. »

Il voulait écrire le scribe.

Cibler oui. Ne plus se laisser distraire. Ne plus cibler. Si cibler. Non. Ne plus cibler.
Rêver. La fille du pissenlit continue à souffler sur les mots.

Si, tu te souviens, « la Rousse » un peu crâneuse...

Jocelyne

Le lait et le laid

Le kitsch n'est pas le laid

Pourquoi le laid ne pourrait-il pas être aussi le kitsch ?

Imaginez la ville kitsch et laide à la fois

Le kitsch se vend bien mais la laideur se porte moins bien.

Le kitsch a du peps, le laid est lourd.

Le kitsch, c'est déjà moderne et le laid appartient à l'histoire.

Le kitsch devance le laid.

On peut dire kitsch et laid mais non laid et kitsch

Si l'on fait l'erreur de dire kitsch, malheur ! Vous êtes déjà remisé au rang des après-midis post-café des années 50 avec la cerise macérant entre deux révélations de la revue « Nous deux ».

Les bigoudis ont gonflé la chevelure mais la laque a déposé un épais casque qu'aucun coup de vent ne réussira à faire frémir.

Si le kitsch est jugement, que devient la chose désignée ?

J'imagine le jugement dernier avec d'un côté le dieu du beau condamnant tout kitsch dans le maelström kitschissime de la damnation éternelle. Pendant ce temps, le dieu du beau savoure la beauté absolue, et le bon goût réunis en congrès : solides atlas supportant tous les jugements subtils, ceux des colonnes apprises du sous-dieu Téliorama.

Le kitsch, s'il veut survivre, devra donc être grand, fort, et se défendre de l'opprobrkitsch et le laid.

Comment faire basculer les jugements ?

Jocelyne

Sérendipité

En découvrant ta cupidité, tout d'un coup, j'ai eu pitié.

En prouvant ta culpabilité, j'ai été très dépitée.

Mais depuis que tu ne jures que par ta sérendipité à trouver tant de stupidités,

Je me désole. Vivement 2016 et de nouvelles capacités.

Jocelyne.

Le lectorat

Cibler son lectorat était devenu sa mission principale. Il se désintéressait de plus en plus du contenu de ses livres. Il cherchait à atteindre, tel un sniper aux aguets, le lecteur étonné puis enthousiasmé par tant de talents.

Mais progressivement ses héros kitsch devinrent banals et les ventes n'arrivaient plus à rembourser les frais d'édition. Son nom même, lui, un habitué des colonnes des critiques littéraires, s'effaçait des quotidiens. Brillant autrefois, il ne l'était plus.

Il décida alors de se construire un Alzheimer personnel. Finalement la condescendance attribuée aux pauvres malades lui paraissait plus douce que la déchéance intellectuelle. Tout lui parut soudain plus clair. Il était nourri, blanchi, lavé, parfois sorti et pouvait s'adonner à de purs jeux littéraires totalement absurdes et destinés à personne.

Depuis deux mois, il avait entrepris une sérieuse recherche à propos de la construction des bonshommes de neige. Pourquoi, chaque année, en voyait-il au moins un ? Quel était ce rite ? D'où venait-il et pourquoi perdurait-il ? Il attendait désormais l'hiver et rêvait parfois à ces Inuits qui construisent des personnages en pierre empilées.

Le regard un peu niais de sa nièce l'interpellait lors de ses visites. Mais heureusement, ses visites ne sont jamais trop longues. Parfois les infirmières devaient ranger ses cahiers d'écriture envahissants.

Il pouvait alors ne plus penser à rien et vivre dans une totale présence au monde. Lorsqu'une infirmière élevait son lit avec délicatesse, il en était sûr : il avait atteint la zénitude de la lévitation. Recommencer ensuite à écrire après de tels moments, était un nirvana unique.

Enfin il pouvait écrire kitsch, sérendipité, et bravo en même temps sans se soucier de rien ni des accords de sons. Mais comment écrit-on kitsch au pluriel et comment appelle-t-on les personnes qui font preuve de sérendipité : les sérendipiteux ?

L'exaltation de jouer enfin avec les mots, vraiment, et avec les autres un peu aussi. Son droit d'asile à l'asile en faisait un homme heureux.

Jocelyne

Un vilain défaut

La zénitude est un vilain défaut
la zénitude rend mou
la zénitude est contraire aux valeurs du pays
la zénitude rend triste
la zénitude pose problème
la zénitude est une attitude hostile
la zénitude ne devrait pas exister
la zénitude va décéder

Non ! La zénitude vivra
elle rend fort, beau, intelligent, bronzé
la zénitude va sauver le monde
elle est engagée, révoltée, nécessaire, populaire

La zénitude vivra. La zénitude n'est pas kitsch
ce n'est pas un amalgame de valeurs
elle est le principe de notre chant patriotique
Zénitude, nous voilà !

Jocelyne

Valises

L'amalgame entre les valises vertes et bleues était total. Le bagagiste essayait de se fier à son flair mais rien n'allait bien ce soir. Ni pour lui, ni pour ces valises stupides de vacanciers en mal d'air neuf. Ils étaient encore là en tongs, les lunettes accrochées au chemisier mal boutonné. Les visages commençaient à se crispier. Personne n'avait envie d'applaudir, ni de dire un ultime bravo. Il avait beau recompter : il manquait beaucoup, beaucoup de valises... Le tas improbable qui se constituait devenait énorme.

Lorsque l'anaconda se faufila sur le tapis roulant, un silence lourd et angoissé transforma la foule impatiente en victimes douloureuses. Puis les regards interrogateurs : qui avait ramené cela ? Qui ? Il fallait vite trouver un responsable. Vite. Le bagagiste appela le centre de sécurité qui appela un vétérinaire qui appela un fourgon qui appela un chauffeur.

Le chauffeur dormait fort et le téléphone l'importuna. Il entendait mal. « Anna », « pourquoi ? » Pourquoi fallait-il qu'il arrive lui, pour une Anna un peu dangereuse ? Il n'avait pas très bien entendu la fin, le « da ». Une folie russe peut être. Un tigre, un léopard ou une oursonne adoptée. Il se leva mécontent. Il pleuvait fort vers l'aéroport. Son essuie-glace n'arrivait pas à chasser cette espèce de pluie noire. Il avait oublié ses lunettes. Il entendait des klaxons des automobilistes, les warnings. La pluie s'intensifia. Il glissa en descendant du fourgon.

C'était déjà trop tard. L'aéroport était totalement envahi par cette matière visqueuse et molle. Georgette, l'amante du bagagiste avait essayé en vain de découper furtivement le premier anaconda et de le recoudre vivement mais ce geste amplifia le phénomène. Elle ne savait pas encore que LA mutation avait commencé. Désormais tout allait être envahi et muterait. Le fil utilisé par Georgette était devenu un long filet d'anaconda. Aucun humain ne résisterait à ces filets dans lesquels tombait pêle-mêle toutes les petites personnes.

Jocelyne

Vies comptées

Il est né deux fois. Après douze semaines, il a été prélevé du ventre chaud pour être déposé dans la couveuse 2032. De là, il sortira quelques semaines plus tard, déjà un peu civilisé, humanisé. Tous les hommes de la nursery s'occupaient désormais de ces poupons déjà éduqués à parler plusieurs langues dans leurs couveuses. Sons/repos/cours. Tout était prévu. Pas d'amalgame. Lorsqu'enfin, une deuxième fois né, il sortit sans sourire ni pleurs, il n'avait plus qu'à répondre aux sollicitations : être le meilleur, à l'école, chez soi, au travail. L'or n'étant plus qu'un étalon discret, il était payé en eau, en litre d'eau.

Le grand ordonnateur, spécialiste de tous les wikis mondiaux, le « qui-gueule » avait réussi à concilier les peuplades, des inuits aux australiens : ils portaient tous le même vêtement. A la kermesse nuptiale du milieu de vie, les rapprochements étaient furtifs mais efficaces puis chacun pouvait à nouveau se concentrer sur son travail. Les sources étaient gardées fièrement par des animaux clonés, les baleino-mammouths qui étaient devenus trop encombrants dans les studios, et qui erraient souvent à la recherche de leur unique raison de vivre garder et trouver de l'eau. Les oiseaux trop enclins à salir l'eau disparurent pour le bonheur de tous. L'automobile aussi car avec le téléportage, il devenait inutile de se déplacer. Lorsque « qui-gueule » parlait, déjà tous les bravos étaient prêts, ceux des journalistes, des philosophes, des pédagogues, des historiens, des romanciers, des écrivains. Ils connaissaient déjà les discours puisqu'ils les écrivaient mais ils les adoraient. Personne ne critiquait « qui-gueule ». Tous les wikis étaient surveillés de près de sorte que progressivement les langues disparurent. Les hordes réapparurent. Mais déjà, c'était l'heure de la sélection volontaire (on ne disait plus depuis longtemps « aide à la fin de vie »). Chacun avait appris tôt à se faire « auto-disparaître ». C'était même devenu la preuve d'une liberté profonde. Vie comptée. Mort luxueuse. Puisque personne ne savait pourquoi il vivait, la destinée était désormais d'organiser ses obsèques avec le plus de détails possibles. Personne n'avait encore été choisi pour être le terrien inconnu inhumé près du plus glorieux baleino-mammouth mais tous rêvait de cette zénitude suprême.

Jocelyne

Wiki pas kiwi

Mon wiki n'est pas un kiwi, ni un champion du scrabble.

Il est juste une définition pour un nouveau curieux un peu impatient.

Mon wiki n'est pas un doudou mais une sécurité pour conférencier un peu mal à l'aise.

Mon wiki est un farceur qui sait glisser de grandes erreurs dans les rédactions de lycéens boudeurs.

Wiki, tu es toujours là quand il faut et même un peu trop là. Ton inégale humeur te fera déverser trois pages sur un sujet anodin et un quart de page sur celui qui m'intéressait. Je t'aime. Je te déteste. Wiki, tu pourrais quand même t'endimancher un peu, parfois, nous amener vers de vraies découvertes, vers quelques audaces.

J'ai l'impression de lire une encyclopédie toute horizontale pas très différente d'un long, long papyrus. Mais qui écrit tes articles wiki ?

Wiki, oui, qui ?

Kiki, le singe. Non ! Wiki c'est kiki.

Jocelyne

Zéni et Tude

Lorsque Zéni et Tude sont sortis ensemble pour la première fois,

Tout le village a commencé à cancaner.

Zéni était plat et calme et Tude était gras et agité comme d'habitude.

Les attitudes envers ces marginaux ont suscité l'ingratitude des propos rudes.

Si bien que Zéni et Tude, dans l'incertitude, se sont séparés.

Depuis, de leur solitude, il reste une certitude :

L'amour sans prélude reste une étude sans lassitude.

Jocelyne

Gribouille

Gribouille contemplait la belle lotte flottant en sa robe ophélienne sur une crème de grenouilles.

Gribouille voulut la croquer.

Mais les grenouilles sautèrent en tous sens. Et gribouille s'enfuit à toutes pattes croyant voir le diable.

Alors la belle lotte immaculée reprit sa rêverie shakespearienne.

Nicole

La clé

Je m'appelle La Clé.

Il y a longtemps, j'étais l'amie de Saint Pierre au poste de « clé de voûte » de sa maison. Puis, sa maison ayant acquis une certaine notoriété dans le vaste monde, il m'a nommée aux portes du paradis. Ainsi je suis devenue la clé du paradis...

En ce temps-là, j'eus beaucoup de travail car tout le monde voulait rentrer. Mais il y eut ensuite bien des années noires et je commençai à rouiller. Alors, je décidai de prendre la poudre d'escampette. Enfin, je veux dire la clé des champs...

Ainsi, j'acquis la réputation d'avoir les pieds sur terre et je devins bientôt la clé de sol... Je me mis à chanter sur tous les tons, de plus en plus souvent avec d'autres, clé de fa, clé d'ut par exemple. Cela faisait un beau trousseau, enfin je veux dire un beau chœur. Nous chantions des messes, ce qui me faisait me souvenir du bon vieux temps avec mon ami Pierre. D'ailleurs, je me demande comment il fait maintenant sans clé. Enfin, peut-être qu'il n'en a plus besoin !

Et puis vinrent les grandes tournées avec mes amies du trousseau. Mais je commençais à en avoir un peu assez car je trouvais qu'il y avait trop de bémols et j'étais bien fatiguée. Alors je me suis assise sur mon derrière et j'ai voulu changer d'identité... J'ai trouvé qu'ainsi, assise sur mon derrière, je ressemblais comme une cousine germaine à la très kitsch esperluette.

...J'ai donc été promue à la fonction d'agent de liaison, et en récompense de mes services, certains m'ont même honorée de la 27^{ème} place de l'alphabet... Ah, ah, ah, le Z n'a qu'à bien se tenir !

Et maintenant, vous me voyez partout. N'avez-vous pas remarqué de nombreux panneaux alentour où j'ai le bonheur d'exercer mes talents ? Vous pouvez y lire « Amourdedieu & Fils ». J'en suis moi-même toute bouleversée, car ça me rappelle toutes mes aventures avec mon bon vieux copain Pierre.

Nicole

Des mots, des phrases

C'était des mots, plein de mots. Il y en avait partout. Des mots qui jouent comme dans une cour de récréation. Des mots qui courent, des mots courants peut-être. Des mots qui rient, qui pleurent, comme Jean sans doute. Des bandes de mots qui se disputent, s'enchevêtrent, s'amalgament, s'enroulent, s'éclatent en mille mots. Des pelotes de mots en colère. Des gros mots. Des mots importants. Des mots solennels. Des mots historiques, et des mots égarés. Des mots perdus qui cherchent leur sens. Des mots retrouvés qui s'aiment. Des petits mots, tout doux bien sûr. Des mots qui se rencontrent et tricotent des histoires, et ça fait des phrases.

Des phrases qui serpentent, qui ondulent, qui se pressent, qui se brisent, qui s'éparpillent, qui s'appellent et se découvrent. Des phrases qui rêvent, de belles phrases endormies qui s'étirent à n'en plus finir. Des phrases qui cheminent laborieusement, s'épuisent et s'abandonnent quand d'autres percutent et éclaboussent. Des phrases timides dont les mots hésitent et restent en suspens. Des phrases espérées qui se font attendre. Des phrases intrépides qui voudraient être les premières. Des phrases gonflées d'elles-mêmes ou des petites miniatures qu'on voudrait encadrer.

Enfin bref, c'était le salon du livre, une foisonnante kermesse !

Nicole

La grande kermesse

Allez Bravo, wiki, wiki maintenant, il ne faut plus traîner. Il est presque midi et nous n'avons encore rien fait pour la grande kermesse. Allez Bravo, remue-toi un peu !

Alors, en un mot comme en dix, il faut que je vous présente Bravo : c'était mon bon vieux chien, aussi doux qu'il était grand et costaud. Il doit son nom à ses triomphes de jeunesse durant laquelle il s'était fait une spécialité de retrouver toujours tout ce qu'on croyait perdu à jamais. Mais sauf le temps, hélas. Il vieillissait et il avait changé de spécialité. Il était devenu maître en zénitude. Mais il y triomphait aussi et il garda son nom.

Donc nous voilà partis pour préparer la grande fête du lendemain. Encore un mot, au moins, sur cet évènement.

Notre village avait décidé de choisir chaque année un nouveau jumelage avec un village de par le vaste monde et d'organiser une fête pour célébrer cette alliance, nous découvrir et échanger. Il faut dire que cette décision avait été précédée de longs débats. Certains plaidaient avec enthousiasme pour ce choix qui nous ouvrait au monde, à d'autres manières de vivre, de penser, à de nouveaux liens amicaux. D'autres, plus inquiets, craignaient le mélange, l'amalgame et pour finir la perte de notre patrimoine culturel. Finalement, les premiers avaient gagné, non sans quelques tensions au début qui s'étaient peu à peu estompées au fil des ans, grâce aux succès que remportaient nos fêtes.

Demain était donc le grand jour. La délégation du village jumelé était déjà arrivée et se préparait fébrilement sous le regard ébahi des enfants qui n'avaient pas classe pendant ce temps-là : c'était un groupe d'inuits venu d'un village du grand nord canadien dont le nom était imprononçable à cause d'une énorme quantité de consonnes. Ils étaient venus avec leurs chiens, leurs costumes, leurs instruments de musique et se préparaient en chantant à construire leurs igloos pour la nuit. Il faut dire que ce programme était censé cibler tout spécialement la jeunesse du village. Et de fait, tous les enfants étaient là, et pas mal d'adultes aussi !!

Et moi de même, Bravo derrière, sa zénitude malmenée car il avait senti les chiens. Mais j'avais beaucoup à faire et je pensais que mon chien était un vieux singe qui allait bien se dépatouiller dans cette situation.

Je m'affairais tout l'après midi en préparant les stands et toutes sortes de choses à exposer dont beaucoup étaient d'un kitsch consommé, mais paraît-il très prisées des inuits. Bref j'oubliais Bravo ! Beaucoup plus tard, quand enfin je m'en préoccupai, il avait disparu.

Je l'ai cherché partout, dans tous les coins, dans les igloos et même près de l'enclos des huskies. Rien. Je suis revenue chez moi, pensant qu'il pouvait être rentré faire la sieste. Rien.

Je suis retournée vers le campus des inuits, de plus en plus inquiète quand j'entendis un faible gémissement comme si quelqu'un pleurait. Je fouillais dans une sorte de décharge d'où me semblait venir ce bruit et je trouvais mon chien. Il jaillit du fond d'un carton en jappant, toute zénitude disparue et plongea à nouveau dans le carton en gémissant comme un bébé, patouillant maladroitement et léchant je ne sais quoi, mais refusant catégoriquement de sortir de nouveau. Je fus moi-même obligée de plonger également. Et là, je découvris une espèce de pelote trempée des baves de mon chien qui me regardait implorant, ce qui n'était pas dans ses habitudes... Et je vis. C'était un tout petit chat gris, perdu, que mon brave chien avait trouvé comme au temps de sa belle jeunesse, une petite boule de vie que Bravo avait découverte et sauvée.

Je le pris sur mon cœur et lui donnai tout de suite le nom de "gris-gris" car il était notre petit porte bonheur.

Bravo devint son papa, tendrement, et gris-gris un vrai petit diable, comme tous les gris-gris bien sûr.

Plus tard, quand j'ai raconté que je cherchais mon chien et que j'avais trouvé un chat, quelqu'un de très savant m'a dit que c'était une variété de sérendipité puisque j'avais trouvé ce que je ne cherchais pas mais aussi ce que je cherchais.

Mais savait-il que j'avais trouvé beaucoup plus... !

Nicole

Dentelles mortelles

1^{er} épisode : la main

Il pleuvait.

Je contemplais par la fenêtre la morosité ambiante, quand mon regard fut attiré par une tache claire semblant flotter sur une flaque d'eau. Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Comme je n'avais rien d'autre à faire, je risquais une sortie pour voir ce que c'était.

C'était une main.

Une main serrant une sorte de boule de papier violette.

Quelle horreur !

Je me suis alors penchée pour l'attraper, mais à ce moment là, le golden retriever de ma voisine arriva au galop et s'en saisit, puis s'enfuit en la lançant en l'air comme une balle. J'essayai bien de le rattraper mais il courait bien plus vite que moi tout en jouant. Je vis alors la boule violette se détacher et tomber dans une autre flaque d'eau. Je me précipitai, mais le chien me devança, mordit dans la boule et la croqua.

J'étais très bouleversée et fort perplexe. Je n'avais pas entendu parler d'un meurtre dans les environs en dépit de nombreuses maisons isolées.

Je décidai de mener mon enquête.

Et pour commencer j'observais que la boule de papier avait laissé des traces dans la flaque d'eau. J'y trempai un doigt. C'était du sang. Je compris pourquoi le chien l'avait avalée si vite. J'allai chercher chez moi un petit récipient pour prendre un échantillon de ce liquide.

Je choisis finalement d'aller à la gendarmerie pour raconter cette découverte et montrer mon échantillon. Le gendarme me regarda, m'invita à m'asseoir et alla chercher ses collègues. Plus tard, il revint avec deux d'entre eux et une femme qui me bombardait littéralement de questions sur cette histoire, ma vie et ma propre histoire.

Je lui répondis que mon histoire n'avait présentement aucun intérêt dans cette affaire, mais que par contre, avec tout ce temps perdu, le chien avait bien pu avoir déjà mangé la main en question et faire ainsi disparaître un indice précieux.

La femme se campa en face de moi et éructa :

— Eh bien, allons sur site.

C'est en revenant sur le lieu du crime présumé que je croisai mon voisin étalagiste qui était dans tous ses états

— Auriez-vous trouvé une main, par hasard ?

— ???

— Parce que j'ai perdu une main, ajouta-t-il, désespéré.

Tout le groupe fut un peu interloqué, sans savoir que penser ni que faire.

— ... Oui, j'ai perdu une main de mon mannequin en le manipulant, et j'ai un travail urgent à rendre pour demain.

A ce moment là le chien revint, tout fier avec sa proie qui avait perdu néanmoins un doigt dans le jeu.

Les gendarmes rentrèrent dans leur caserne, désolés de cette issue si décevante.

Et chacun rentra chez soi beaucoup moins morose.

Depuis ce jour le chien fut surnommé « Goldfinger ».

Article paru dans « Les nouvelles du pays » du 17 avril 2015.

Dans nos colonnes d'hier nous avons relaté la macabre découverte de la main coupée, retrouvée par un brave chien. Cette main s'est avérée être celle du mannequin de la vitrine de la boutique kitsch bien connue de nos concitoyens « Falbalas et dentelles » tenue par la sympathique Mademoiselle Lelong, dont la municipalité et l'union des commerçants ont fêté les quatre-vingts ans il y a trois mois.

Notre reporter a voulu en savoir plus. Interrogés, les gendarmes se sont réfugiés derrière le classique « circulez y a rien à voir ». Il est donc allé rencontrer la personne à l'origine de la découverte,

Madame N.M. encore sous le coup de l'émotion et de la colère, non à cause de la main, mais parce que les gendarmes l'ont prise à la légère, lui infligeant un long interrogatoire, la traitant en suspecte. De plus ils n'ont même pas daigné regarder l'échantillon de sang qu'elle avait courageusement recueilli dans la flaque sur laquelle flottait la main. Il faut préciser que Madame N.M est férue de séries policières et l'affaire la passionnait.

Après l'intervention de l'étalagiste, l'énigme de la main était peut-être résolue, mais celle du sang restait entière.

Poursuivant son enquête sur le site (comme disent les gendarmes) notre reporter a fouillé les environs. Et là, dans une cabane toute proche il a trouvé deux clochards bien connus des riverains pour leurs beuveries bruyantes, apparemment pas encore dégrisés de leur cuite de la veille. L'un avait le nez éclaté, sa chemise couverte de sang, l'autre un œil au beurre noir et un bras formant un angle imprévu. Des bouteilles vides traînaient sur le sol.

Visiblement, la bagarre n'était pas éteinte.

— C'est moi qu'a trouvé la main de mademoiselle Lelong, où tu l'as mis ?

— C'est le clébard qui l'a bouffée.

— Pas vrai ! T'as toujours voulu me piquer ma fiancée. Ça fait cinquante ans que tu la lorgnes la Lelong...

Le reporter ne se mêla pas de la controverse et appela les gendarmes qui emmenèrent les deux vieilles fripouilles en cellule de dégrisement pour éviter un nouveau drame.

Grâce à notre valeureux reporter, le mystère du sang est résolu.

2ème épisode : Rumeurs et amalgames

— Vous avez su qu'un mannequin a été assassiné tout près de chez nous ? Il paraît qu'on a retrouvé que sa main.

— C'est laquelle ? la grande blonde maigre avec un nom imprononçable ou la métis ?

— Elles sont toutes maigres et blondes ou café au lait.

— Moi, j'aime bien Anna Caramba, elle est belle et souriante, on la voit toujours à la télé.

— Espérons que les gendarmes retrouveront le reste du corps...

— On n'est plus tranquille, même dans nos campagnes. C'est à cause de tous ces loubards qui viennent de la ville. C'est motos et grosses voitures à fond la caisse.

— Vous saviez vous qu'un mannequin habitait par ici ? Il y a vingt ans, on avait une hôtesse de l'air, mais j'ai jamais entendu parler d'un mannequin.

— Non, mais avec tous ces étrangers de Lyon ou Paris qui achètent les vieilles maisons en ruine pour des prix astronomiques, peut-être qu'ils amènent des mannequins pour des soirées olé-olé.

— Vous croyez que le chien l'a mangé, le corps ?

— On dit qu'on a retrouvé du sang. Si nos gendarmes étaient aussi forts que les experts de la télé, la victime aurait été identifiée en moins d'une heure.

— Oui, mais hélas les gendarmes d'ici ils passent leur temps à mettre des PV parce qu'on roule à 40 à l'heure au lieu de 30 dans la descente de Pertuis. C'est une honte ! et avec les 35 heures, les RTT et les vacances, ils sont plus souvent aux abonnés absents.

— Et le chien ? Est-ce qu'on l'a mis en quarantaine ? Il y a dix ans un dogue a dévasté le poulailler de ma voisine, tuant toutes ses poules de collection. Quand un chien goûte au sang, il recommence, dit-on.

— D'ailleurs ces chiens c'est une calamité avec leurs crottes et leurs aboiements. Et ils font peur à mes chats... J'en parlais au maire pas plus tard qu'hier.

— On dit qu'on soupçonne l'étalagiste de « Falbalas et dentelles ». Ce type, moi je trouve qu'il est louche, toujours à tripoter des culottes et des soutiens-gorge dans la vitrine. Un sadique quoi !

— A la place de Mademoiselle Lelong, je me méfierai.

— Bof ! Elle risque pas grand-chose, elle est vieille.

— Oui mais elle doit en avoir des sous et des lingots planqués chez elle depuis qu'elle a le magasin. Ça fait combien d'années au juste ?

— Et la femme qui a vu la main coupée, qu'est-ce qu'elle faisait par là ? Et en plus, elle a ramassé du sang, beurk ! Peut-être qu'elle était de mèche avec l'assassin. Vous la connaissez vous ? ça fait pas six mois qu'elle habite le village, on sait rien d'elle.

— En tout cas, moi à partir de cinq heures du soir je ferme tous les verrous de ma maison.

— Oui, vous avez raison, on n'est jamais trop prudent par les temps qui courent...

3^{ème} épisode : les secrets de Mademoiselle Lelong

La dépêche tomba au beau milieu de la salle de rédaction ensommeillée des « Nouvelles du pays ». Elle fit l'effet d'une bombe... « L'enquête sur la main de mannequin est rouverte ».

La stupeur et l'incompréhension passées, notre valeureux reporter fut envoyé sur site, toute affaire cessante.

Déjà la nouvelle avait fusé, on ne sait d'ailleurs pas trop comment, dans tout le village comme une traînée de poudre à laquelle la boulangère, il faut le dire, avait mis le feu.

En effet, sous la pression du fils de celle-ci dont le beau-père était gendarme et de sa voisine, la toujours furieuse Madame N.M., la gendarmerie avait consenti à faire analyser l'échantillon de sang que cette dernière leur avait confié.

Et les résultats sont tombés : c'était une femme... ! Donc pas l'un des clochards, ni l'étalagiste, à moins que... mais on n'avait rien remarqué en dépit de quelques rumeurs qui courent comme le furet, on le sait bien !

Pas davantage Madame N.M. ou Mademoiselle Lelong, les tests en témoignaient.

Mais alors qui ?

Tout le village était en émoi, abasourdi. Certains avaient interrompu leurs activités, d'autres leur sieste et un attroupement en ébullition s'était formé devant la gendarmerie. On se serait crû à la kermesse du 15 août.

On attendait une déclaration, quelque chose, une précision, un indice. Pensez donc, une femme !

Les commentaires allaient bon train, les suppositions, les suspicions aussi. Une femme !

Bref, les femmes se regardaient les unes les autres, méfiantes, quelques-unes franchement hostiles, d'autres plutôt amusées

Enfin, le capitaine de la gendarmerie sortit, empesé dans sa soudaine solennité, encore qu'un peu gauche, vu la nouveauté.

Et déclara :

— Je demande à la population de garder son calme. Nous maîtrisons la situation. Je demande à chacun d'entre vous de regagner calmement son domicile. Enfin, je demande à toutes les femmes du village de se tenir à disposition pour une prise de sang.

Plus tard, le commandant en personne intervint :

— Je demande à chacun de vous de venir nous signaler la présence d'une femme inconnue dans notre village ce dernier mois.

Une étrangère ?

C'est alors que notre chef de gare alla confier la vision matinale qu'il avait eu récemment : une jeune femme absolument superbe lui était apparue. Il lui a semblé qu'elle s'exprimait dans un langage étrange où quelques vocables vaguement français surnageaient tant bien que mal. Puis elle disparut dans les ruelles du village. Enfin, il n'était pas vraiment sûr de ses souvenirs en ce petit matin-là, tant l'émotion était forte.

Il fut reçu par les gendarmes avec beaucoup de commisération. Combien de pastis avait-il bu la veille au soir pour se consoler des frasques de sa femme... ! Mais le commandant écouta très attentivement sa déclaration qu'il prit suffisamment au sérieux pour pousser son enquête côté SNCF et découvrit qu'une femme, en effet, venue du fin fond de la Russie, peut-être de Vladivostok, à moins que ce soit de chez les Inuits, avait débarqué dans ce petit village perdu, bien que délicieux, où l'on respirait la zénitude et l'odeur des seringas...

Et puis cette femme avait disparu. Plus aucune trace !

Sauf... Souvenez-vous la boulangère. Il lui avait semblé apercevoir une créature, très inhabituelle dans le pays, longer le mur d'en face et s'engouffrer dans la boutique de la bonne Mademoiselle Lelong.

Et n'en plus ressortir !

Nous vîmes donc un escadron de gendarmes investir la boutique « Falbalas et dentelles », soulever des kilomètres de dentelles, de percales, des tonnes de boutons, de similis, de cotons perlés, etc. En effet, on venait de découvrir que la « boule de papier » était en fait un morceau manifestement déchiré d'une fine dentelle de Calais dont Mademoiselle Lelong raffolait.

Tout le village était là !

En pleine alarme ! Pauvre Mademoiselle Lelong, à son âge, que d'histoires !

Les investigations furent longues. Les gens s'impatientaient, certains commençaient à penser que c'était beaucoup de bruit pour rien.

Et puis un jour, les gendarmes vinrent arrêter la bonne Mademoiselle Lelong.

La consternation fut totale !

C'est alors qu'on apprit que la pauvre femme avait eu un fils sous cape qui n'était autre que l'étalagiste. Il avait été son chemin de croix caché aux yeux d'un monde dont elle redoutait la sauvagerie, et qui était devenu sa raison de vivre, son repentir, son trésor qu'en aucun cas elle ne pouvait partager dans le dénuement de sa vie.

Aussi s'était-elle arrangée pour tuer dans l'œuf le moindre signe d'un attachement qui aurait pu la laisser abandonnée au seul déshonneur de sa vie avec ce vieux clochard si beau en son temps qui fut aussi son bonheur.

La gendarmerie découvrit quatre corps de femme dans une fosse perdue dans les collines.

Le plus récent, encore tout frais, était une jeune femme que l'étalagiste avait rencontrée le mois précédent, lors de son dernier voyage au salon international de la lingerie Mode city à Paris dont il était tombé amoureux, une mannequin russe, blonde aux jambes interminables à peine débarquée de Vladivostok. Une longue dentelle de Calais autour du cou cachait les traces de strangulation, dernier hommage de Melle Lelong à sa rivale.

Article paru dans « Les nouvelles du pays » du 30 avril « Affaire Lelong »

La gendarmerie nous communique que l'Ambassade de Russie en France lui a transmis (après les avoir traduites) 250 lettres venant de familles de Vladivostok (Russie) signalant qu'une de leur fille, grande, blonde, aux jambes interminables, partie en France pour « faire le mannequin » n'a plus donné de ses nouvelles depuis son départ.

Les familles demandent à l'Ambassade de tout faire pour localiser leur fille et un billet d'avion et de l'argent pour se rendre à Paris.

Nicole et Janine

Un soir d'été

J'avais pris l'habitude de me promener les soirs d'été dans la douceur de la nuit. Les constellations se développaient superbement surtout les nuits sans lune. Vega brillait de tous ces feux. Le petit Dauphin pourtant si discret se laissait apercevoir. De temps en temps on pouvait percevoir les secondes égrenées par un lointain scops. Tout était calme. De temps en temps on pouvait entendre un chien ronfloter et soupirer de plaisir dans le jardin d'une maison, un chat froisser un feuillage à l'affût d'une souris, le hululement d'une chouette saluant sa voisine qui faisait le ménage. Tout était calme.

A la sortie du village, je passai devant l'église.

Je crus entendre des petits bruits. Tiens, peut-être quelques personnes chuchotant sous les étoiles. Je m'approchai. Mais rien. J'allumai ma lampe de poche, mais toujours rien. Bon, j'ai dû rêver ! Et je continuai ma route. Mais à nouveau des petits bruits un peu plus pressants se firent entendre. Je rebroussai chemin et fis le tour de l'église. Il me semblait que cela venait de l'église. Étonnement. Je vérifiai les portes. Toutes fermées. J'émis doucement un « Y a quelqu'un ? », sans réponse. J'étais quand même un peu interloquée et commençais une fois de plus à douter de ma santé mentale. Je restai là un bon moment. J'entendais toujours ces murmures plus ou moins discrets survenant à des rythmes variés entrecoupés de silence. Je ne pouvais rien faire. Je décidai donc de rentrer me coucher et de reprendre cette affaire le lendemain matin à tête reposée.

Le jour suivant, je racontai ma mésaventure. Tout le monde s'étonna grandement et certains me regardèrent même d'une façon bizarre. Cependant, pour en avoir le cœur net, on décida d'aller faire une visite de contrôle dans l'église. Tout était silencieux, paisible. Tout était bien en place et rien n'avait disparu. Chacun se disait de par soi que j'étais probablement atteinte d'une maladie, d'ailleurs non répertoriée, qui devait s'appeler « la berlue » !

Néanmoins, en dépit des mauvaises langues, je repris mes investigations et continuai de percevoir les mêmes sons impossibles à identifier. Je commençai à perdre patience.

Le lendemain, je contactai quelques bons amis du village et leur demandai s'ils voulaient bien m'accompagner un soir dans mes déambulations inquiètes autour de l'église.

Rendez-vous fut pris !

Et la stupeur fut à son comble quand chacun put entendre en effet ces étranges sonorités. La berlue était-elle une maladie contagieuse ? Heureusement, quelques esprits sains suggérèrent de faire appel aux compétences d'un expert es sons nocturnes d'église. Nous eûmes quelques difficultés à trouver cette espèce très rare, et nous prîmes date pour un examen soigneux de la situation.

Nous redoutions de voir venir quelque sorcier ou hurluberlu (mais oui, berlu ! C'est ainsi qu'on appelle les spécialistes de la berlue). Mais non ! Un homme complètement normal est arrivé. Il faut dire que nous étions presque déçus... !

Et l'inspection commença. L'homme fit lentement et très attentivement le tour des chapelles, examinant chaque tableau, chaque statue, chaque objet, dans le silence le plus complet. Nous attendions le verdict avec crainte.

Et il tomba :

— Ah, non, ça ne va pas du tout, mais alors pas du tout !

Nous étions abasourdis.

— Comment ça, pas du tout ? Tout va bien pourtant, à part ces maudits sons !

— Ah ça oui, vous pouvez le dire « maudits » ! Et c'est beaucoup plus fréquent qu'on ne le croit et c'est fou le mal qu'on peut faire par ignorance.

Nous étions complètement interloqués et la moutarde commençait à monter.

— Eh bien Monsieur, expliquez-vous alors !

— Mais oui, mais oui, et c'est très simple !

« Je vous explique.

Vous avez disposé les tableaux et les statues n'importe comment et ça les fâche. Regardez-moi ça, un grand tableau sulpicien avec une petite merveille de la Renaissance. Alors, voilà, la petite est outrée et n'arrête pas de couiner. Normal, non ! Et là une adorable petite vierge du XIV^{ème} siècle avec une grande péronnelle bariolée trônant sur son piédestal, et la petite pleure tout le temps. Et là encore, cette autre vierge aux yeux baissés à côté de ce grand escogriffe de saint brandissant je ne sais quoi et en mettant plein la vue à tout le monde. Comment voulez-vous que cette modeste petite demoiselle ne se sente pas humiliée. Et ces

deux là, campés sur leur position, se faisant face d'une chapelle à l'autre et n'arrêtant pas de s'invectiver avec un langage que de chastes oreilles ne sauraient entendre, ni même comprendre d'ailleurs !

Voilà tout est à refaire. Et maintenant je m'en occupe ! »

Nous étions atterrés par le spectacle de notre petite église transformée en bazar ou cour des miracles !

Et moi d'ajouter, si peu férue en choses d'église :

— Oh bah tout ça ne m'étonne plus ! J'ai bien vu l'autre jour un cochon caché derrière un saint ! je sais bien que l'ombre se cache derrière la lumière, mais tout de même ! Et puis, cette poubelle que j'ai trouvée dans un confessionnal !

Décidément on voit de tout, même dans une église !

Nicole

Voyage en sérendipité

Il était une fois trois princes que leur père envoya voyager de par le vaste monde pour qu'il se forme la jeunesse.

Arrivés en Sérendip, ils cherchèrent leur chemin dans l'inconnu des terres mais finirent par se perdre dans les broussailles de leur ignorance. Mais ne disait-on pas déjà « qui perd gagne », sauf qu'ils ne savaient pas ce qu'ils avaient perdu et encore moins ce qu'ils gagneraient. Néanmoins, dans leur déjà grande sagesse, ils décidèrent de poursuivre leur cheminement en restant ouvert au moindre indice qui leur fournirait quelque repère.

C'est ainsi qu'ils observèrent que leur monture (âne ou chameau, les traducteurs débattent encore de nos jours) broutait systématiquement l'herbe sur le bord gauche de la route, alors que l'herbe de droite était manifestement plus belle et luxuriante. Intrigués par cette aberration, ils firent halte pour observer longuement et patiemment cet agissement et finirent par découvrir que leur « chamaneau » était borgne de l'œil droit. Néanmoins, cette découverte tout-à-fait inattendue ne répondait en rien à leur quête et les maintint au contraire dans l'obscurité de leur égarement. Ainsi se perdirent-ils longtemps en Sérendip avant de rencontrer un poète qui s'offrit à leur raconter les multiples aventures de leur parcours initiatique !

Plus tard, beaucoup plus tard, un autre poète, au demeurant naturaliste, voyageur et britannique (mais quel pléonasme !) refit le chemin sérendipien en suivant les traces de son illustre aîné. Il en découvrit alors toute la sagesse, sans parvenir néanmoins à trouver la fleur inconnue de sa lointaine patrie pour laquelle il avait entrepris ce grand voyage. Mais il fut émerveillé par les magnifiques découvertes qu'il faisait ainsi sans les avoir cherchées. Ainsi résolut-il d'appeler « sérendipité » (version française) ce précieux phénomène décrit par le poète. Il s'appelait Horace Walpole.

Plus tard encore, beaucoup plus tard, une équipe de chercheurs s'acharnait à extirper d'une molécule la substantifique moelle qui permettrait de soulager la pauvre humanité souffrante de certains maux de poitrine. Ils avaient beau faire fondre le plomb de la masse brute de cette ombrageuse molécule, l'or ne venait jamais. Ils se mirent alors à manipuler son innocente nature en la plongeant dans diverses solutions, en activant quelque catalyse, en lui adjoignant certain carbone supplémentaire, en supprimant d'autres valences, etc... Bref rien n'y

fit. L'expérimentation s'empara d'un grand nombre de cobayes à bout de souffle, en aveugle, double aveugle, triple aveugle, sans aveugle ! Les rapporteurs notèrent cependant dans leurs comptes-rendus l'apparition d'effets secondaires qualifiés d'indésirables (mais à chacun ses désirs !). Dépités, les chercheurs pourtant si opiniâtres abandonnèrent la molécule à son triste sort de substance porteuse d'immenses espérances et finalement si décevante. Sauf quelques autres opiniâtres que les effets secondaires troublaient ! Ils cherchèrent, cherchèrent et cherchèrent encore, expérimentèrent à grande échelle pour se convaincre de l'immense intérêt de cette découverte inattendue, et firent une fois de plus la fortune de l'industrie pharmaceutique joyeusement accompagnée par une bonne partie de l'humanité.

Quelle était cette si miraculeuse molécule ?

En un mot, j'ai nommé... le viagra !

Nicole

Des soupes en pagaille

Les dix mots de 2015, ne m'inspirent guère.

J'ai cependant souri l'autre jour à l'écoute de ma radio préférée lorsqu'un des intervenants a parlé de sérendipité – je n'en ai pas retenu le sens pour autant, mais j'ai retenu qu'il se prêtait peut-être aussi à l'exercice !

Sympathique clin d'œil de ma radio préférée.

Le seul mot que je retiens et ai envie de retenir, c'est : soupe, car il est d'une richesse fabuleuse, passé, présent, futur.

J'en ai soupé, des mots, des familles, des non-compréhensions, des cons sans préhension, des pré-tensions, des prétentieux et du « Pretender », le seul acceptable, d'ailleurs.

Je vais cependant vous proposer une liste à la Prévert pour vous permettre de voyager dans votre cuisine au fil de soupes concoctées maison en vous priant de m'excuser de ne pas en avoir préparé encore préparé une :

- Marguerite
- Brésilienne
- Chorizo
- Végétarienne
- Provençale,
- Écrevisse
- Napolitaine
- Merguez
- Orientale
- Bolognaise
- Jambon

- Reine
- Magret
- Indienne
- Alsacienne
- Gésier
- Mexicaine
- Exotique
- Quercynoise
- Saint-Jacques
- Méditerranéenne

Vous avez bien sûr compris qu'il s'agit de dénominations de PIZZAS mais qu'on peut tout à fait les adapter à des soupes impromptues, selon ce qu'il y a dans le frigo (quoique là on peut y trouver un Inuit ou un kit de soupe) et le grain de folie dans votre tête et un zeste de savoir-faire et de bons convives.

C'est coloré, c'est autre chose que la soupe à la grimace !

Mes références : le set de table de la Pizza CHEZ JO à Cahors (46) !

Claudie

Sens et contresens

Mon Inuit ne sort que la nuit

Ma sérendipité a pu quelquefois rimer avec intrépidité

Mon wiki : je le mange tous les matins (euh pardon, mon kiwi)

Ma zénitude ? Vous en faites partie par votre attitude

Amalgame ? Actuellement j'ai envie de dire Game over à certain(e)s

Bravo : un bon moteur d'Alfa sous le capot (c'est le nom de ma vature, et ça marche même pour la rime)

Cibler : Mân Dieu, on n'entend que ça, dans les médias et les entreprises, aucune rime possible !

Grigri : La nuit tous les chats sont grigris, même le mien

Kermesse : du flamand « kerkmisse », messe d'église et non des glisses

Kits : entre autres significations, en anglais « petits chats » ; en français : est-ce que vos Smartphones ronronnent ?

Claudie

Le rouge et le gris

J'ai un gris-gris, mais il n'est pas gris. Il est rouge, vient de Bohême et s'appelle GRENAT.

Claudie

Coup de chaud chez les Inuits

Cette fois, c'est décidé, je prends une année sabbatique. Je laisse ces maudits dix mots se dépatouiller entre eux et je file chez les Inuits. S'il y a un pays où soit régner la zénitude avec toutes ces immensités blanches, c'est bien là-haut, au-delà du cercle polaire.

J'ai branché mon Gogol qui m'a dirigée vers sa comparse Wikipédia, mais mon doigt déjà frigorifié par avance a dérapé et c'est la rubrique « inouï » qui est apparue. J'ai compris enfin ce que c'est que la sérendipité – vous cherchez quelque chose et vous en trouvez une autre – avant j'appelais ça « coup de bol »...

Revenons à nos esquimaux, mot un peu kitsch et très politiquement incorrect, évocateur des salles de cinéma de mon enfance où c'était le seul endroit où l'on pouvait manger une glace en hiver.

Il paraît que là-bas, il fait -50° et nuit 24 heures sur 24. Les petits avions doivent se débrouiller pour trouver leur cible au milieu d'un amalgame de traineaux, motoneiges, poubelles, bidons. J'entends déjà le pilote :

— Alpha, Charlie, Bravo, Tango, vous m'entendez ? Les ours ont-ils dégagé la piste ? Vos chiens sont attachés ? C'est quoi cette kermesse là-dessous avec tous ces gens brandissant des grigris en pénis de narval et des torches à l'huile de phoque ?

« Ah ! une manif pour le réchauffement climatique et l'expulsion des ours blancs russes !

« Courage, les amis, tenez bon quelques siècles, le Gulf Stream arrive et vous pourrez bronzer à la plage, en sirotant des jus d'orange, en regrettant le bon temps où il suffisait de se baisser pour avoir des glaçons ! »

Janine

Kitschissime

Vous connaissez l'église de Cabrières d'Aigues, petite merveille enclose dans les maisons du village. On ne la remarque pas au premier abord. Au deuxième non plus d'ailleurs. Nos copines cabrettes nous y invitent chaque année pour la célébration des dix mots. Tout y respire la sérénité et la beauté. Sauf...

Il y a là le Jésus le plus kitsch que je connaisse dans la région : longues boucles, peau rosée, sourire mièvre, robe aux couleurs pastels, prêt à s'envoler. « Plus gay tu meurs », me suis-je dit la première fois où je l'ai vu. Fascinant ! Je n'arrivais pas à détacher mon regard de ce bellâtre.

Il trônait dans le chœur, mais il a été remisé dans un bas-côté. Troublait-il les pensées des fidèles ?

Peut-être est-il le frère ou le cousin de ces Jésus de la via della conciliazione à Rome, ces hologrammes sulpiciens en vitrine qui vous suivent des yeux (bleus bien sûr) pendant dix mètres, quand vous longez les boutiques de bondieuseries pleines de bouteilles d'aqua santa, d'assiettes à l'effigie papale, d'images pieuses, de statues des saints en pain d'épice ou de pâtes estampillées Vatican...

Janine

Mots je vous haïs.

J'ai déjà dit haut et fort mon aversion pour les dix mots 2015. Je me demande quel public le ministère de la Culture veut cibler avec ces mots.

Amalgame m'évoque de douloureuses séances chez le dentiste.

Pourquoi aller à l'autre bout du monde pour chercher la zénitude alors que la béatitude est à notre portée ?

Le gris-gris est bien terne à côté de l'amulette bien plus amusante ou du talisman plus mystérieux.

Qui organise encore des kermesses de nos jours, alors qu'il y a des raves, des teufs ou des boums ? Si c'est pour écouler nos vieilleries (ce que faisaient les kermesses de nos villages), il y a maintenant des vide-greniers toutes les semaines.

Pour moi sérendipité rime avec stupidité. D'ailleurs mon correcteur d'orthographe ne connaît même pas ce mot. C'est rédhibitoire...

Je préfère un eskimo glacé, avec sa chape de chocolat, à un inuit des régions arctiques que je n'aurai jamais l'occasion de rencontrer.

Savez-vous qu'un bravo désigne aussi un spadassin, meurtrier, sicaire, assassin, fratricide, régicide, parricide, soudard, ferrailleur, bretteur ?

J'aimerais tellement voir de beaux mots apparaître : le zoile dénigrant la dugazon parée de ses affiquets, le zanzibar avec le reversi ou la briscola, le zani dans son costume de taffetas zinzolin, le jobelin niais et crédule.... Et toutes ces belles figures de style : l'anaphore présidentielle, le zeugma et l'oxymore, la synecdoque ou sa jumelle la métonymie, le polyptote. Mais je ne veux pas du chiasme, trop moche. Si ça vous tente, allez voir les définitions chez Wiki (et son copain Pédia).

Et tous les beaux cris d'oiseaux ou d'animaux : le barronnement de l'éléphant, le bouboulement du hibou, le coucoulement du coucou, le cagnetterement de la poule. Pendant ce temps le pivert peupleute, l'alouette turlute, la cigogne glottore, le pinson frigotte, la huppe pupute et la fauvette zinzinule.

Avouez qu'il y a matière à des décennies de dis-moi dix mots...

Janine

Ont contribué à Dis-moi dix mots 2015 :

- ~ Gisèle Botti
- ~ Elora Concordel
- ~ Jill Gordon
- ~ Alain Montavid
- ~ Jocelyne Morawiak
- ~ Nicole Mordelet
- ~ Claudie Pons
- ~ Janine Volpatti